

## Éloge posthume de Claude MICHEL (1926-2022), président de l'AVF (1994) par Bernard DAVOUST



Le 5 décembre dernier, nous apprenions avec une grande tristesse le décès de notre ami Claude Michel, survenu à l'âge de 96 ans. Ayant eu l'inoubliable chance de croiser sa route pour la première fois il y a 45 ans, c'est avec une sincère émotion et une profonde gratitude que j'ai l'honneur de prononcer son éloge ici, à l'École nationale vétérinaire d'Alfort, où il passa, avec bonheur, une quinzaine d'années.

Claude Michel est né le 16 avril 1926, à La Garenne-Colombes. Après des études secondaires à Nice, il est élève de la classe préparatoire aux études vétérinaires du lycée Pierre-de-Fermat à Toulouse. Il intègre l'École d'Alfort en 1946 et devient élève militaire dès la deuxième année. À cette époque, il se découvre un attrait particulier pour l'enseignement de la pathologie générale et de la microbiologie. Diplômé en 1950, il effectue ensuite son stage d'application au Centre d'instruction du service vétérinaire de l'armée, le CISVA, à Compiègne, commandé par le vétérinaire colonel Courrèges, où il reçut une formation militaire, technique et sportive. Les rudiments de l'art de l'équitation lui furent inculqués par le vétérinaire capitaine Barrairon. Il regrettera de n'avoir pas eu l'occasion de persévérer dans la pratique équestre.

Il soutient sa thèse de doctorat vétérinaire, consacrée à la microbiologie alimentaire, sous la double tutelle du Pr Drieux à Alfort et du vétérinaire colonel Guillot au laboratoire de microbiologie de l'Intendance aux Invalides. Passionné par le travail à la paillasse, il gardera pour ces deux maîtres une intense reconnaissance, estimant qu'ils lui avaient ouvert des horizons qui allaient orienter sa carrière de scientifique au service des armées.

Après une année marquée par de brèves affectations provisoires à Strasbourg, à Metz, puis au Laboratoire militaire de recherches vétérinaires, à Alfort, le vétérinaire lieutenant Michel est affecté en 1952 au service vétérinaire des forces terrestres d'Extrême-Orient. Il servira 27 mois en Indochine, au Nord Tonkin et au pays Thaï, puis au laboratoire des Substances de Saïgon. Il s'occupa aussi de petits chevaux chinois affectés à des compagnies muletiers. La dominante parasitaire est la trypanosomose à *Trypanosoma evansi* dénommée « surra », endémique sur tout le territoire. Il restera profondément marqué par ce séjour et les conditions du départ de l'armée française contrainte d'abandonner son personnel auxiliaire et la population locale. Il dira qu'on n'aborde ni ne quitte ce pays impunément. Nous gardons un témoignage précieux sur cette période de sa vie grâce au livret de souvenirs qu'il rédigea, intitulé *Le service vétérinaire dans la Guerre d'Indochine 1945-1955*.

En 1955, Claude Michel est promu au grade de vétérinaire capitaine et est affecté pour dix ans au Laboratoire militaire de recherches vétérinaires, dirigé par le vétérinaire lieutenant-colonel Lucien Pigoury. Ce laboratoire était situé, à deux pas d'ici, à l'angle postérieur gauche du hall des hôpitaux. Diplômé de l'Institut Pasteur en microbiologie et immunologie en 1958, il obtient, l'année suivante, le titre de spécialiste du service vétérinaire de l'armée. À Pasteur, il acquit une solide formation auprès de maîtres comme Dumas et Piéchaud et aussi de Lwoff, Jacob et Monod, futurs Prix Nobel. Au laboratoire militaire d'Alfort, on réalise, en particulier, des analyses au profit des chiens militaires. Ainsi une *Klebsiella pneumoniae* sera isolée chez un chien malade. La cause du syndrome thrombocytopénique, thrombotique et hémorragique qui décimait les chiens du chenil militaire de Bizerte, en Tunisie, sera explorée, en avance sur les travaux des vétérinaires militaires américains, qui nommèrent la maladie ehrlichiose canine. Les études concernent aussi les maladies contagieuses des animaux ruinant l'économie, comme la peste bovine, la maladie de Newcastle des volailles et, bien-sûr, le charbon.

Claude Michel s'implique dans toutes les branches de la spécialité « armes spéciales », qui deviendra, à partir de 1971,

la défense nucléaire, radiologique, biologique et chimique, le NRBC. Il étudie ainsi les méthodes de détection dans l'eau de la toxine botulinique C.



Les recherches qu'il mène sur les effets des radiations, le conduiront, en 1961, à participer aux expérimentations conduites dans le cadre des essais atomiques à Reggane, en Algérie. Certaines de ces études étaient couvertes par le secret militaire, mais une quinzaine d'autres, comme celle relative à l'épizootologie du tétanos, furent publiées, notamment, dans la Revue Vétérinaire Militaire, puis dans le Bulletin de l'Académie vétérinaire de France.

En novembre 1964, il passe le concours de l'agrégation et devient ainsi le premier vétérinaire professeur agrégé de l'école d'application du service biologique et vétérinaire des armées dans la catégorie « Microbiologie ». Pour s'exercer à la pédagogie, il donne alors des cours à l'École d'Alfort, sur la morve et l'anémie infectieuse des équidés, sous la tutelle du Pr Goret. En 1965, il rejoint le Centre d'instruction du service biologique et vétérinaire des armées à Compiègne, où il est chargé d'enseignement et de recherche pendant quatre ans, avant d'être affecté au laboratoire du Centre d'Études du Bouchet. À cette période aussi, son activité scientifique est intense. À titre d'exemple, on peut rappeler qu'avec les vétérinaires de l'Institut Français de la Fièvre Aphteuse, collaborateurs directs du Dr Charles Mérioux, il met en œuvre, à Compiègne, les essais cliniques chez le chien d'un nouveau vaccin pentavalent contre la maladie de Carré, l'hépatite de Rubarth, les leptospiroses majeures et la rage. Il

en présente les résultats prometteurs à l'Académie en 1971. En collaboration avec l'Institut Pasteur, c'est un vaccin formolé contre la leptospirose qui sera aussi mis au point.

En 1974, il rejoint l'administration centrale, à la Direction des personnels militaires de l'armée de Terre, qui assure alors la gestion du corps des vétérinaires des armées. En 1977, il a rempli une page cruciale de l'histoire de ce corps. Yvon Bourges étant ministre de la Défense, de hautes autorités de ce ministère considéraient que l'armée n'ayant plus guère de chevaux, il n'était plus souhaitable de recruter des vétérinaires. La décision de bascule vers l'extinction du corps allait être prise. C'est la détermination et la force de conviction du colonel Michel qui permit de mettre fin aux menaces pesant sur la pérennité du corps des vétérinaires militaires. Il démontra l'utilité de la présence de vétérinaires dans les forces armées, du fait de leur expertise dans les domaines de la santé et de l'épidémiologie animale (surtout canine), la prévention vis-à-vis des zoonoses, le conseil et le contrôle de la salubrité des aliments en milieu militaire, particulièrement en opérations extérieures, et enfin, la recherche biomédicale appliquée à la défense.

Après le rattachement au Service de santé en 1978, Claude Michel est le chef du Bureau vétérinaire à la Direction centrale du Service de santé des armées, située, à l'époque, dans le prestigieux Hôtel des Invalides. Parmi les médecins et les pharmaciens les plus gradés, il trouva sa place avec simplicité, grâce à sa compétence technique de haut niveau et à sa personnalité, si agréable, empreinte de délicatesse et d'élégance. Au temps où la rage vulpine sévissait dans le nord-est du pays, il se montra un pionnier du « One Health », dans la lutte contre l'épizootie. Il mobilisa des vétérinaires appelés du contingent pour mener des campagnes de vaccination orale des renards, en renfort des services vétérinaires de l'État.

La rage canine, il l'avait vue de près en Indochine et avait bénéficié de l'expérience et des conseils du fournisseur du vaccin à base de souches locales de virus rabique, le vétérinaire-capitaine Stévenin, alors hors-cadre, détaché comme directeur de l'Institut Pasteur de Nha Trang après Alexandre Yersin. Le Général Michel aura été à bonne école !

En 1981, il est promu au grade de vétérinaire général et nommé inspecteur technique des services vétérinaires et biologiques des armées. Il sera le second vétérinaire de l'histoire à accéder à une troisième étoile, après le général Dagain, son prédécesseur. Admis en 2e section en 1988, le vétérinaire général inspecteur Claude Michel était, notamment, officier de l'ordre de la Légion d'honneur, commandeur de l'ordre national du Mérite, officier des palmes académiques et du mérite agricole et titulaire de la Croix de guerre des opérations extérieures. Voilà donc un aperçu de sa carrière sous l'uniforme.

Fréquentant l'Académie vétérinaire de France depuis longtemps, c'est en 1982, qu'il en est élu membre titulaire. Il en deviendra président pour l'année 1994 ; après en avoir été l'archiviste. Il souhaite que l'Académie, en sa souveraine sagesse, demeure un ferment d'équilibre et de tolérance en même temps qu'une tribune écoutée des sciences vétérinaires. Peut-être que l'un de ses rôles non écrits serait, disait-il, de concilier la vie de l'intelligence et celle de l'esprit. Moyennant quoi, il organisa une séance solennelle à l'occasion du 150<sup>e</sup> anniversaire de notre académie, en y invitant un philosophe, le Pr Luc Ferry. Il s'attacha à ouvrir l'Académie à la pluridisciplinarité. Visionnaire, il engagea la profession vétérinaire à la réflexion sur des thèmes, au combien d'actualité trente ans plus tard. Je pense à l'écologie, à l'environnement, à l'éthologie, à l'éthique et ses rapports avec l'animal... La santé publique vétérinaire restera son domaine de prédilection, qu'il aborda dans le cadre des zoonoses et de la microbiologie alimentaire.

Je tiens à vous parler maintenant de l'homme tel que j'en garde un vif souvenir. Sa générosité discrète, sa sociabilité affable, son humour plein de finesse et sa rigueur professionnelle firent du général Michel une personnalité équilibrée et efficace. L'amour pour son épouse Claudie l'inspira en tout temps. Leur vie commune et familiale s'ouvrait toujours aux autres. J'en fus l'un des heureux témoins lors de réceptions qu'ils donnaient dans leur appartement à Paris, puis à Lyon. Une occasion d'échanges directs, de transmission de souvenirs, de bons moments de rires à l'évocation d'anecdotes ou de mots d'esprit, tout en appréciant l'excellent repas concocté par Madame Michel, sous l'œil intéressé de leur magnifique berger allemand, très bien dressé. Le Général m'ayant pris sous son aile, depuis le jour où je me suis décidé à devenir vétérinaire militaire, il n'eut de cesse de me conseiller et surtout de m'inspirer par son exemple et par la sincère amitié qu'il m'offrit. Au-delà des souvenirs personnels que je garde au fond du cœur, c'est sa manière d'exercer l'autorité dans la confiance que je veux souligner. Sa disponibilité était une de ses qualités principales. Il savait écouter, sereinement, les idées des autres, même les plus rebelles. Il appréciait l'esprit d'initiative et veillait à la pérennité d'une action à travers les générations. Il mêlait, harmonieusement, le goût de l'action à la réflexion. On sait qu'il nourrissait constamment sa culture scientifique par la lecture de revues spécialisées, mais aussi qu'il consacrait du temps aux ouvrages de sciences humaines et à son goût pour la littérature et la poésie.

L'évocation de cette culture si complète me conduit à un autre souvenir personnel des années 1980. Le Général était en inspection, notamment des chenils militaires, dans le sud-est. Ce fut l'occasion pour le vétérinaire en chef René Taxit et moi de l'accompagner en hélicoptère Gazelle au centre de contrôle

aérien de l'armée de l'Air du Mont-Agel, près de Nice, ville chère à son cœur.

Au retour de la mission, il demanda au pilote de survoler le Mont Bego, au centre de la Vallée des Merveilles, pour nous faire admirer des gravures rupestres de bovidés datant de l'âge du Bronze, situées sur des roches polies, à plus de 2000 mètres d'altitude. Il nous commenta sagement ce témoignage de l'organisation sociale et des préoccupations religieuses des habitants de la région, il y a environ 4000 ans. Il avait d'ailleurs fait à notre Académie une communication à ce sujet, illustrée de photos, en 1981. Bien des années plus tard, en 2008, son intérêt pour les sujets historiques ne s'était pas émoussé, quand il publia une monographie sur Émile Decroix (1821-1901), vétérinaire militaire, promoteur de l'hippophagie en France et précurseur oublié de la lutte contre le tabagisme.

Homme de culture, il était aussi connu pour son altruisme ailleurs que dans l'armée et à l'Académie. Par exemple, dans sa chère commune de Compiègne, où il vécut longtemps, il s'impliqua pour des causes humanitaires, comme la Croix-Rouge dont il fut président du comité local.

Ainsi Claude Michel nous a enseigné ce qu'il savait et ce qu'il était. Notre gratitude est immense. L'Académie vétérinaire de France lui rend, avec admiration, un hommage public et présente à ses enfants, Catherine, Pierre et Jean-Louis, ses petits-enfants et ses arrière-petits-enfants ses biens sincères condoléances. Enfin, je voudrais simplement citer un auteur qu'appréciait mon mentor et mon ami, le Général Michel, qui repose désormais dans la lumière. Michel Serres écrivait à propos de l'homme : *« Laissant toute différence qui le logerait dans une niche spécifique comme les autres vivants, il se déspecialise et devient incandescent, comme un feu transparent où miroitent toutes les couleurs. La flamme qui en émane pourra-t-elle un jour brûler nos maux ? »*

